

Ascente ou Descension

Jean 17

Aujourd'hui, dimanche 19 janvier, nous sommes au deuxième jour de la traditionnelle Semaine de prière pour l'unité des chrétiens.

D'abord, un peu d'histoire de l'œcuménisme. C'est dans la seconde moitié du XIXe siècle que la conscience œcuménique a commencé à poindre parmi les responsables de divers mouvements chrétiens, notamment missionnaires. Ce serait en 1846, lors d'une réunion de l'Alliance évangélique, à Londres que le français Adolphe Monod aurait utilisé ce terme dans une visée de recherche de l'unité. Œcuménique, par son étymologie, désigne le monde habité. C'est donc une recherche de l'unité des chrétiens dans le monde qu'ils habitent.

Au début du XXe siècle, la Conférence mondiale pour la Mission, qui se tient à Edimbourg en 1910, est considérée comme le véritable point de départ de l'œcuménisme moderne.

Peu avant, le pasteur épiscopalien américain, Paul Wattson, avait lancé une « octave pour l'unité de l'Eglise » qui s'est déroulée pour la première fois du 18 au 25 janvier 1908. Pourquoi cette période ? Parce qu'elle est encadrée par les fêtes de deux personnages historiques pouvant être symboliquement rattachés au catholicisme et au protestantisme. Le 18 janvier était fêté alors – et le sera jusqu'en 1960 – la « fête de la chaire de saint Pierre Apôtre à Rome », donc de l'installation de l'apôtre Pierre à Rome, de sa prédication et, en fin de compte, de l'établissement de la papauté dans cette ville. Le 25 janvier était – et est toujours – la « fête de la conversion de saint Paul Apôtre », auquel, bien souvent, les protestants se rattachent, ne serait que parce que Martin Luther a pensé ce qui deviendra par la suite la Réformation, à partir de son commentaire de l'épître de Paul aux Romains. Du 18 au 25 janvier, une octave, huit jours, pour prier pour l'unité de la chrétienté. Sauf que chez le Révérend Wattson, il s'agissait surtout de faire l'unité autour du siège de Rome. D'ailleurs, il se convertira au catholicisme l'année suivante, soit en 1909.

À la suite de la conférence missionnaire d'Edimbourg de 1910, d'autres grands rassemblements mondiaux suivront, toujours avec ce souci de l'unité de la chrétienté. Le choc de la Première Guerre mondiale a certainement joué un rôle de catalyseur, prise de conscience que l'unité des chrétiens dans le monde habité pourrait à l'avenir éviter un tel drame. Malheureusement, sans le résultat escompté en ce temps-là.

Il faut attendre 1933 et la force de conviction et d'action de l'abbé lyonnais Paul Couturier pour que les bases réelles de cette semaine de prière pour l'unité des chrétiens soient établies. Elles sont encore celles qui prévalent, avec quelques aménagements apportés au cours des décennies. En 1933, c'est d'abord l'unité des catholiques, puis deux ans plus tard, l'abbé Couturier ouvre la semaine à tous les chrétiens – catholiques, orthodoxes, anglicans, protestants réformés et luthériens.

Depuis, ce sont le Conseil pontifical pour la promotion de l'unité des chrétiens et le Conseil Œcuménique des Eglises, à travers sa Commission Foi et constitution qui participent à tout le processus d'élaboration. Deux ans avant la semaine, ces instances demandent à un groupe œcuménique local de proposer un thème et de préparer une liste de textes bibliques et des méditations pour guider les réflexions tout au long de la semaine.

Seize mois avant la semaine, une commission internationale se réunit pour faire le tri entre les textes bibliques choisis par le groupe œcuménique et présenter une version recevable pour tous.

Un an avant la semaine, le thème et les textes mis au point sont envoyés à différents centres œcuméniques pour traduction et adaptation aux contextes nationaux. Six mois avant la semaine, la diffusion du matériel choisi peut être décidé par le centre œcuménique local. Pour la francophonie européenne, c'est l'association Unité Chrétienne de Lyon – en hommage à l'abbé Couturier, fondateur de ce centre – qui occupe cette fonction.

Par-delà le thème annuel, l'idée maîtresse qui traverse toutes les prières depuis ce temps est resté inchangé : « l'unité que Dieu voudra, par les moyens qu'il voudra ». Cela demande donc d'abord une écoute de la Parole de Dieu et de sa volonté, telle que le Père Couturier et ses successeurs l'ont trouvé dans la prière de Jésus retranscrit dans l'évangile de Jean : « Que tous soient un, afin que le monde croie ».

Nous voici donc avec cette prière de Jésus pour axe de toute semaine de prière pour l'unité des chrétiens. Mardi dernier, nous l'avons lue dans nos groupes d'étude biblique. Je ne vais pas refaire ici l'analyse technique de ce chapitre de l'évangile de Jean. Toutefois, je voudrais en préciser quelques éléments pour une bonne compréhension de ce qui suivra.

Tout d'abord, cette prière se situe dans la seconde partie de l'évangile, le *livre de l'heure*, commencé au chapitre 13 et qui comporte le lavement des pieds, les discours d'adieu, cette prière, l'arrestation, le procès et la Passion puis la résurrection de Jésus. Elle est donc à un endroit charnière. D'une certaine façon, elle condense ce qui précède et, simultanément, annonce et éclaire ce qui suit. En quelques sortes, elle transcende le temps qu'elle contient, plutôt que d'être contenu par lui.

Par ailleurs, cette prière de Jésus est la plus longue, et de loin, de celles rapportées par les évangiles. D'ordinaire, à part l'enseignement du Notre Père – mais c'est un temps d'enseignement et pas de prière proprement dite – Jésus aurait plutôt l'habitude de se retirer à part, seul, pour prier. Elle est certainement une recomposition, à l'instar de tout autre passage des évangiles. Rappelons que le souci des évangélistes n'est pas l'exactitude historique. Ils ne sont ni historiens ni journalistes. Ils ont un message à faire passer, à transmettre, qu'ils ont reçu à travers la rencontre avec Jésus et, ou, sa parole. Pour eux, le fait historique importe peu dans sa réalité. En revanche, ce qui compte avant tout autre chose, c'est la vérité exprimée et contenue dans des faits, des gestes et des paroles. Cette vérité – « *Je suis le chemin, la vérité et la vie* » (Jean 14, 16), dit Jésus – est d'un autre ordre que la réalité réelle telle que nous l'entendons aujourd'hui. Les évangélistes relisent une histoire, non pas pour elle en tant que telle, mais pour le message qu'elle véhicule, et ils veulent relier leurs lecteurs à ce message. L'historicité est au service du message, et non l'inverse.

Cette digression pour vous faire comprendre que la prière de Jean 17 n'est pas celle que Jésus aurait prononcée en ces circonstances, telle qu'elle nous est présentée. Ce n'est pas grave, cela ne remet pas en cause son importance et ce que l'évangéliste veut nous signifier par son élaboration et sa construction complexe. Cependant, je ne prétends pas que Jésus n'a pas prié. Il l'a certainement fait, pas seulement en cette occasion du dernier repas partagé avec ses disciples, mais certainement pas avec ces thèmes et ces mots-là choisis par l'évangéliste.

C'est que ce dernier a fait de cette prière une synthèse du ministère de Jésus parmi les êtres humains, ce que nous appelons l'incarnation. Plus que cela, il y condense le temps, comme dans le Prologue : « *Au commencement était la Parole, le Verbe* » (Jean 1). Ici, la prière

débuter par ces mots : « *Père, l'heure est venue* ». Cette heure, qui n'était pas la bonne lors des *Noces de Cana (Jean 2)* – premier signe posé par Jésus –, est là maintenant. « *Glorifie ton Fils... que le Fils te glorifie... et qu'il donne la vie éternelle à tous ceux* ». Cette gloire que le Fils avait auprès du Père avant que le monde soit. En quelques phrases, le temps est condensé, il est depuis l'avant des origines jusqu'à l'après de la fin. Le temps dépasse le temps, c'est la transcendance du temps : le temps des hommes contient le temps de Dieu qui a surgi au milieu de lui puisque le Fils s'y est inscrit, et le temps de Dieu englobe le temps des hommes. Temps de Dieu et temps des hommes qui s'interpénètrent. Il y a entre eux un échange permanent.

L'échange, c'est bien l'idée maîtresse que nous avons retenue lors de notre étude, en examinant différents thèmes posés par l'évangéliste dans cette prière qui, du coup, vient en parallèle du Prologue pour ouvrir à la Passion.

Il y a donc la gloire : gloire du Père et gloire du Fils ; glorification de l'un par l'autre et de l'autre par l'un, afin que les autres voient cette gloire.

De même pour « la parole » ou « les paroles ». Échange de la parole du Père donnée par le Fils à ceux qui lui ont été donnés du milieu du monde, et ceux-ci parleront à leur tour toutes ces paroles, d'autres alors croiront... et tous seront un.

Ils seront un par la foi dans le nom, celui du Père qui est aussi celui que le Père a donné au Fils et que ce dernier a fait connaître. Échange, je vous dis...

Ici, tout est échange, tout est partage. Nous sommes bien au dernier repas de Jésus avec ses disciples. Repas eucharistique où le pain et le vin sont partagés, sont échangés par le corps et le sang de Jésus, sans substitution. Chez Jean, pas de pain pas de vin pas de corps pas de sang pas de manducation, mais un véritable échange par le nom par la gloire par la parole. La foi est échange, elle crée l'unité.

En allant plus loin dans l'analyse, et surtout plus en profondeur, notre étude montre qu'en transcendant le temps, cette prière ouvre, à travers ces échanges incessants qui font l'unité, un autre espace géographique. En introduction, il est mentionné que Jésus lève les yeux au ciel pour prier le Père auprès de qui il était, dont il procède – pour reprendre l'expression du symbole de foi de Nicée-Constantinople. « *Je t'ai glorifié sur la terre* », dit ensuite Jésus. Du ciel à la terre, un mouvement tout en descente, l'incarnation.

Autre expression propre à l'évangile de Jean, elle ouvre cette section du livre : « *Jésus, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde au Père* » (13, 1). Voici donc un contre-mouvement, une ascension dont Jésus a parlé ouvertement : « *Lorsque j'aurai été élevé de terre... Il signifiait par là de quelle mort il allait mourir* » (12, 32). Et en complément : « *J'attirerai tous les humains à moi* » (12, 32). La croix est donc bien l'ascension pour l'évangéliste Jean. Dans son penser théologique, elle n'est pas comme pour Luc une disparition au-delà des nuées, un sortir du monde. Bien au contraire, elle a lieu au milieu du monde, au lieu dit le crâne (le Golgotha). Le monde qui n'est pas négatif en lui-même, puisqu'il est cet espace de la descente – l'incarnation – et de l'ascension – l'élévation sur la croix. Temps transcendé lorsqu'il n'y a pas succession, mais simultanéité. La croix est une descente dans la mort, et elle est simultanément une élévation. Dès lors, comme dans les dessins de M.C. Escher, la descente est une ascension et l'ascension est une descente. Dit autrement ce sont une « descension » ou une « ascense », néologismes pour désigner ce double mouvement qui est un au cœur de la foi, au cœur de l'Évangile. Voie/voix mystique s'il est une, et très concrète, car il n'y a pas plus concret que le chemin mystique dont le sommet est atteint au plus bas, et le point le plus bas est au plus haut. La théologie orthodoxe l'a parfaitement saisi quand, lors

de la récitation du crédo de Nicée-Constantinople, elle unie dans un même élan de paroles, dans une même phrase la descente aux enfers, la résurrection et la montée au ciel. Même mouvement, une descension ou une ascente.

Voilà comment se fraye le chemin de l'unité intérieure et extérieure, unité en soi et unité entre les croyants. Il n'y en a pas d'autres. Cette voix/voie est celle de l'amour. En amour, on se donne et on se reçoit simultanément, c'est en se perdant à l'autre que l'on se trouve, on s'abaisse à l'autre et on est élevé par l'autre dans le même mouvement, le chant d'amour est un chant mystique, un champ de mystère, celui de l'unité. L'heure est venue, « *Jésus aime les siens jusqu'au bout* » (13, 1) ... et fait « *connaître le nom du Père aux siens* », pour que l'amour dont le Père l'a aimé soit en eux, comme il est en eux... en nous.

Ascente
ou
Descension

T o i
R i e n
q u e
E s q u i s s a n t
une volute.
Voilà que me prend le vertige
où pourtant je te découvre.
Une joie et une voix enlacées qui affleurent
au jardin de mon désir.
Ondulations qui vont de l'abîme aux cimes,
du tréfonds de l'être à son devenir.
Lumière que ton chant né des origines a clamée
si fort que la vie a surgi du chaos.
Encielé de toute part, j'ai caressé les nues,
merveille que d'y gésir en l'aube vespérale.
Infinie profondeur de l'espace en promenoir
où je m'é gare par-delà la closerie de mon âme.
Couvrant du regard les myriades scintillantes
j'ai laissé en moi s'imprimer la voûture céleste.
Au cours de ma déambulation sur la terre des vivants,
je me suis assis entre soleil et lune.

Bruneau Jousse^linⁱ
Le 19 janvier 2020
Bruxelles-Musée



ⁱ Ce poème peut être lu d'abord du haut jusqu'en bas, ligne après ligne, comme d'habitude. Il peut se lire aussi en partant du bas, mais attention, il est en forme d'escalier. C'est-à-dire qu'il faut lire la marche puis sa contremarche qui se trouve en-dessous. Par exemple, au départ, en partant du bas, la 2^e ligne puis la 1^{ère} ; ensuite la 4^e puis la 3^e, et ainsi de suite. C'est donc une « ascende » puisqu'il faut à la fois monter et descendre. Du haut en bas, c'est un classique poème d'amour. De bas en haut, en « ascende », il devient un poème mystique. Dans ce cas, l'acrostiche écrit : « A CIEL OUVERT ».